



PRISONS ARGENTINES

■ LETTRES DEPUIS LA PRISON

■ SITUATION DANS LES PENITENTIERS

■ TEMOIGNAGES

■ LES CASERNES : CAMPS DE
CONCENTRATION

CENTRE ARGENTIN D'INFORMATION ET DE
SOLIDARITE.

CAIS

Paris, Décembre 1976.

PRISONS ARGENTINES

LETTRES DEPUIS LA PRISON

Ces témoignages ont été envoyés par les prisonniers politiques, qui lancent un appel au peuple argentin et à l'opinion publique internationale pour qu'ils se mobilisent dans le but de leur sauver la vie.

La Constitution de la Nation Argentine établit que: AUCUN HABITANT de la Nation Argentine ne sera emprisonné sans jugement préalable fondé sur la loi antérieure aux faits, ni jugé par des Commissions Spéciales sont abolies pour toujours, la peine de mort pour motifs politiques, toute espèce de torture ou le fouet. Les prisons de la Nation seront saines et propres pour la sécurité et non pour le châtement des détenus.

LA REALITE EST: - MAUVAIS TRAITEMENTS

- TORTURES

- VIOLS

- PEINE DE MORT

Nous reproduisons quelques lettres envoyées des prisons et le témoignage de ceux qui ont pu sortir des casernes.

LES PRISONNIERS POLITIQUES DU PENITENTIER DE CORDOBA RACONTENT:

A partir du 24 Mars 1976, toute communication avec l'extérieur a été supprimée dans la prisons. Des effectifs du III^e Corps d'Armée sont entrés dans la prison et avec eux la vague d'assassinats, de tortures, de vexations qui ont déjà été Dénoncés. Tout commence avec une fouille brutale dans laquelle ils nous retirent tout ce que nous avons et qui était déjà peu. On nous fait faire la "Gymnastique militaire" dirigée par des officiers, au milieu de coups, de cris etc... à n'importe quelle heure du jour. Par exemple ils ont fait faire la gymnastique (100 flexions) à une prisonnière politique ce qui lui a provoqué une dislocation des épaules.

Ils avaient une certaine considération pour les prisonnières politiques enceintes ou malades, il ne leur faisait pas faire la gymnastique bien qu'elles aient à obéir à la discipline, faire des exercices de bras, ouvrir et fermer les mains pendant de longs moments, faire des "flexions d'yeux" etc...

On nous met dans des cellules individuelles, on a deux heures par jour pour déjeuner, se laver, aller aux WC une seule fois moment dont profitent les militaires pour nous "faire danser" comme ils disent. Par exemple, ils attendent que nous soyons tous aux WC et alors ils lancent l'ordre "Corps à terre" alors nous sommes tous allongés par terre.

On nous oblige à répondre dans les termes suivants: " Oui, Seigneur Suprême
Oui, Seigneur Souverain, Oui, Seigneur et Maître"et nous devons crier plusieurs
fois par jour: " J'aime l'Armée Argentine". Les fouilles se font à la pointe du
pistolet comme la gymnastique d'ailleurs. Ils sortent les femmes de leurs cellules
à n'importe quelle heure et les laissent nues, sur le ventre, dans la cour de la
prison. Les officiers fouillent les prisonnières politiques, allant même jusqu'à
le vagin, à plusieurs occasions la troupe a participé à la fouille. A cette occa-
sion 2 officiers ont voulu violer une prisonnière, ils n'ont pas réussi à cause de
la résistance de celle-ci. Ils ont rasé le crâne d'autres prisonnières, ou ils
leur coupent des mèches de cheveux dans le plus pur style nazi.

Les châtiments sont le transfert dans un cul de basse-fosse, le régime est le
pain et l'eau, l'augmentation de la gymnastique et seulement 15 mn de promenade
supprimées pour n'importe quel motif.

Plus de 40 prisonniers politiques ont été assassinés en toute impunité. Il
y a des Témoins qui ont vu comment René MOUKARSEL a été écartelé dans la cour de
la prison, les militaires lui ont lancé sur la tête des sceaux d'eau gelée, quand
ils ont décidé de le lâcher, le prisonnier était déjà mort. D'autres prisonniers
sont morts en faisant la gymnastique, par exemple un d'entre eux tombe et
frôle la botte d'un officier, prétexte suffisant pour que celui-ci sorte son
pistolet et le fusille à bout portant devant tout le monde. On connaît aussi le
cas d'une prisonnière que l'on a sorti du cachot et une demie-heure plus tard on
a demandé son linge car elle était morte soudainement.

L'incommunication à laquelle sont soumis les prisonniers de Córdoba favorise
la barbarie, il est urgent que les organisations humanitaires et l'Eglise fondamen-
talement visitent la prison et parlent avec les prisonniers, demande qui a été
présentée à Monseigneur PRIMATESTA au mois de Juin de cette année.

C'est la seule manière de garantir la vie de centaines d'hommes et de femmes
qui sont à la merci des militaires.

15 Octobre 1976

PRISONNIERS POLITIQUES DE LA PRISON DE CORDOBA.

* - - - - *

Les prisonnières politiques du Pénitencier de Córdoba, dans une lettre adressée
à la CONFERENCE EPISCOPALE ARGENTINE, décrivent leur situation et demandent l'inter-
vention de l'Eglise et des Organismes Internationaux pour que cesse la violation des
droits de l'homme.

A LA CONFERENCE EPISCOPALE ARGENTINE.

Ce qui suit est le récit des expériences vécues dans l'une des nombreuses prisons, camps de concentration qui existent en Argentine, sous le sanglant régime militaire. Cette expérience s'est développée dans la prison de Córdoba, située dans le quartier populaire de San Martín, dont l'entrée principale se trouve au No 2300 de la rue Colombres. C'est une bâtisse moderne construite pour des régimes de "danger maximum". Tous les murs sont en béton armé, toute la base de l'édifice jusqu'à la cour repose sur une énorme plaque d'acier.

Nous commencerons par un récit chronologique depuis le coup d'Etat militaire.

A ce moment là se trouvaient dans la prison environ 280 prisonniers politiques dont 80 femmes et 11 enfants. Dans l'autre partie de la prison il y avait 800 prisonniers de droit commun. Le 25 Mars, les changements commencent dans le régime pénitentiaire. Ce jour là ils nous retirent tous les livres. Le 26 Mars, ils nous interdisent les visites même celle des avocats, cette interdiction est toujours en vigueur. Le 28 Mars, on supprime tout type de communication interne. Le 2 Avril, on nous retire toutes nos affaires sauf celles qui sont absolument indispensables. Le 3 Avril, les camarades se mobilisent pour obtenir une meilleure nourriture, les trois pavillons d'hommes participent à cette mobilisation ainsi que les trois pavillons de femmes. Face à cela, l'Armée commence à exercer une répression à tous les niveaux. Le 6 Avril, devant la réponse négative à la demande faite pour obtenir des régimes pour les malades et du lait pour les enfants, nous nous mobilisons en criant " Diète pour les malades et nourriture pour les enfants" nous crions à travers les fenêtres pour informer le quartier. 7 Avril; des effectifs de l'armée qui jusque là étaient restés en dehors y font irruption et prennent en charge la marche du pénitencier. Le jour même nous nous mobilisons pour les mêmes motifs en criant le mot d'ordre " Bourreaux, nous voulons manger"; cette nuit là ils nous ont donné de la bonne nourriture. Le jour où l'Armée a fait son entrée dans la prison elle a prétendu le faire de façon répressive, devant nos protestations, le personnel pénitentiaire s'y est opposé.

Le 11 Avril, l'Armée entre et inspecte tous les pavillons de femmes.

Le 13 Avril: fouille effectuée par les services pénitentiaires dans laquelle ils nous retirent tout sauf les vêtements.

14 Avril: 30 soldats entrent, armés jusqu'aux dents et nous obligent à sortir dans la cour en file indienne, les mains sur la nuque et la tête baissée, les enfants sont retirés à leurs mères et confiés aux gardiennes. Durant tout le trajet jusqu'à la cour de la prison il y avait beaucoup de soldats. En arrivant dans la cour ils nous font mettre contre le mur et les mains derrière le dos. Nous avions derrière nous tout un dispositif militaire de soldats avec armes courtes et longues, des

bayonnettes canelées au milieu et des mitrailleuses sur pieds. Nous étions 34 prisonniers et la quantité de soldats en proportion à la nôtre. Pendant que la Gendarmerie, le Service Pénitentiaire et l'Armée fouillaient le pavillon, à l'ordre de " les soldats se retirent ", ils nous ont obligé à nous déshabiller, mettant les vêtements à un mètre derrière nous, et les gardeiennes se sont mises à nous tout de suite après on nous a fait rentrer dans le pavillon suite à un contre-ordre entre Gendarmerie et l'Armée.

13 Avril à l'aube de ce jour, le lieutenant qui dirige la patrouille nous fait lever il fait ouvrir les portes (à partir du 24 Mars, le régime avait été celui de la mise au secret) et nous fait mettre contre le mur du couloir en nous expliquant notre situation de détenues, avec des menaces et des insultes à tous les niveaux. Le même jour, dans l'après-midi le lieutenant entre avec un homme en civil qui commence l'interrogatoire, cellule par cellule, c'est à ce moment là qu'apparaissent les premiers interrogatoires dans le style militaire, selon ses propres expressions " Nous allons vous liquider ". Les réunions dans la salle à manger après le repas sont interdites, ainsi que les chansons, faire du bruit etc... Les visites au médecin se font avec la pointe de la bayonnette, les mains sur la nuque et les yeux baissés. Ce jour là des camarades ont vu que deux compagnons étaient frappés sauvagement par les militaires, parmi eux le Sergent N.A PERON, qui montrait ainsi ses instincts bas et criminels.

17 Avril: A 23 h le personnel de la Gendarmerie a commencé à nous fouiller, nous déshabillent et en profitent pour palper plusieurs de nos compagnes, ils nous ôtent les porte-manteaux, tous les objets de toilette que désormais nous devons demander aux gardiennes aux horaires prévus.

18 Avril: Le lieutenant chargé de l'Intendance appelle les déléguées, les frappe et les accuse d'être responsables de ce qui se passera désormais, il nous ordonne ensuite de peindre et de réparer le pavillon car il y a des mots d'ordre et des symboles politiques sur les murs, et nous sommes punies pour cela, ils nous ont fait peindre les murs sans aucun outil, avec nos propres mains et avec un temps limité pour terminer le travail.

19 Avril : A 15 h aux ordres de " chacune dans sa cellule " et portes fermées, ils emmènent la camarade DIANA FIDELMAN avec la tête recouverte d'une couverture. Elle est emmenée à la Division des Renseignements où pendant 15 jours ils la torturent sauvagement. Ensuite ils la ramènent au pavillon et c'est ainsi que nous apprenons la mort du camarade HUGO SCIAVARINI et d'une autre détenue dont nous ignorons le nom. DIANA réussit à voir une liste où figurent des compagnes et compagnons qui seront ensuite retirés des pavillons parmi eux MARTA ROSSETTI DE ARQUEOLA. Ainsi commence une période de sanctions qui la plupart consistent en l'isolement total, sans matelas dans les cellules, où tout est fermé, même les fenêtres. L'objectif des militaires était de nous garder dans un état de tension constante, ils utilisent à cette fin diverses méthodes. Ils ouvrent les portes au milieu de la nuit

ils provoquent aux heures des repas etc...a partir de cela commence une nouvelle étape qui est celle des "dances". Cela consiste à répondre aux ordres, à faire la gymnastique militaire, à se trainer par terre, à faire des mouvements de bras sans aucune limite de temps ainsi que des flexions de jambes, tout cela sous les coups, les insultes et d'odieux touchers.

29 Avril : Ils entrent et essaient de nous violer, ce à quoi s'oppose une gardienne. A ce moment là le personnel de la Gendarmerie s'est mis à nous couper les cheveux dans des conditions humiliantes, certaines camarades ont eu la tête complètement rasée. Il faut remarquer que c'est à ce moment que l'on oblige les camarades à donner leurs enfants, en les menaçant de les mettre à l'orphelinat si leurs familles ne venaient pas les chercher dans un laps de temps déterminé, les enfants seront remis à leurs familles par des militaires et les camarades seront informées par un reçu que l'enfant est bien dans la famille.

17 Mai : Le lieutenant MANZAR, et le Sergent RAMIREZ entrent dans la pavillon et ordonnent que chacune rentre dans sa cellule, ils emmènent de nouveau la camarade DIANA FIDELMAN, ensuite nous apprenons qu'elle a été fusillée aux côtés des camarades MOSSE, Miguel HERNANDEZ, BORONS LLANA et d'autres compagnons.

28 Mai : Les camarades CARLOS ALBERTO SGANDURRA et JOSE ANGEL PUCHETA sont fusillés. Il convient de remarquer qu'entre temps les deux camarades avaient été retirés du pavillon, torturés et puis ramenés.

19 Juin : pendant que nous dormions, à 23h15 on emmène les camarades MIRTA ABDON de MAGAI et ESTER BARBERI les yeux bandés, baillonnées et avec les menottes les 2 camarades Miguel BARRERAS et Claudio ZORRILLA ont été emmenés cette nuit là aussi, ils sont été fusillés aux côtés d'autres camarades qui n'étaient pas dans la prison, pour l'opinion publique on a fait passer ces exécutions pour des tentatives d'évasion.

29 Juin : Ils emmènent la camarade MARTA ROSSETTI DE ARQUEOLA aux côtés du camarade José FUNES, ils sont fusillés dans un camion aux portes de la prison, cette compagne avait été menacée de mort à plusieurs reprises.

30 Juin : 11 h le lieutenant MANZAR et le Sergent RAMIREZ entrent dans la pavillon, ils cherchent MARTA ROSSETTI DE ARQUEOLA, qui la nuit antérieure avait été ramenée dans le pavillon faute de véhicule. Nous devons signaler que les derniers moments que nous avons passé la nuit où Marta est revenue nous les avons vécus très unies avec la douleur de savoir que c'étaient les derniers que nous passions ensemble. L'attitude de notre chère compagne a été de nous inciter à continuer à lutter, elle est partie avec le sourire devant le service de garde de la prison.

5 Juillet : Ce jour là s'effectue une des fameuses "dances", le camarade RAUL AUGUSTO BAUDUCCO, en faisant un mouvement de gymnastique frôle sans le vouloir la botte d'un militaire, celui-ci l'abat sur le champ en invoquant le prétexte que le camarade avait voulu s'emparer de son arme.

10 Juillet : Une camarade punie est écartelée et soumise à un terrible châtiement dans la cour de la prison, elle est soumise pendant 3 heures, nue, à la torture de l'eau froide et aux brulures de cigarettes, tout cela fait par le lieutenant ALSINA et le sergenti COTALLO.

BDIC

14 Juillet : A 13 h pendant le déjeuner, ils nous font faire une "danse". Nous voyions arriver un camarade les yeux bandés les menottes aux poignets et tout ensanglanté par des tortures récentes. Immédiatement ils nous enferment pour que nous ne voyions pas les tortures auxquelles ils soumettent le camarade. Il s'agit du compagnon MOUKARSEL, ils l'écartèlent pendant 9 heures, lui jettent de l'eau sur la tête, ils le maintiennent les yeux bandés et baillonné, et il meurt pendant la nuit. Toutes, nous avons pu écouter les gémissements provoqués par la torture qu'ils lui appliquaient dans le but d'obtenir des informations. Nous sommes témoins du comportement exemplaire de ce camarade qui pendant tout le temps qu'a duré son tourment a montré sa fermeté.

16 Juillet : L'ordre est que désormais tout le monde reste dans sa cellule, portes ouvertes, nous pouvons aller aux WC par groupes de 4 et aller à la salle à manger seulement pour les repas. Une période de calme relatif commence, l'entrée de la cour est fermée et la clef reste à charge du personnel pénitentiaire.

20 Juillet : tout un étage du pavillon des femmes est puni. Ils appliquent des sanctions sans motif réels, nous souffrent car nous ne pouvons pas soulager nos besoins naturels. Nous devons uriner dans les cellules au même endroit où nous dormons.

28 Aout: les "dances" recommencent.

3 Septembre: On reste toute la journée dans sa cellule, porte fermée avec 3 heures par jour pour sortir. La majeure partie du temps silence et portes fermées, restrictions pour aller au médecin, pas d'objets de toilette. Les camarades enceintes vivent dans les mêmes conditions que les malades, elles sont punies pour ne pas avoir fait la gymnastique. Les camarades qui accouchent sont isolées juste après la naissance. On intensifie "les danses", Ils nous font faire des exercices de saut (style parachutiste) et beaucoup de camarades se sont évanouies à cause de l'effort intense. A tout moment nous voyons qu'ils utilisent la force par exemple à travers l'exhibition d'armes, essayant de créer un climat de "condamnées à mort". Le déploiement des forces est permanent, ils se montrent comme les légitimes défenseurs de la Patrie, exaltant le rôle de l'Armée Argentine, de l'Eglise della Famille. Dans leur position "machiste" ils nous traitent de femmes idiotes "utilisées par leurs maris". Leur objectif est de dénigrer notre condition de femmes "parias, batardes, traînez vous comme des vipères". Les sous-officiers sont les exécutants de ces actes de sauvagerie couvrant ainsi les officiers. Les "dances" sont la conséquence de la situation extérieure au niveau politique ils canalisent leur impuissance sur les prisonniers "pour un de nous, nous en tuerons 10 parmi vous". Notre attitude est : plus grande est la répression plus forte est notre cohésion.

Ils nous ont aussi retiré livres et revues. En hommage au camarade MOUKARSEL nous avons fait une chanson. Après être restées de longs moments les fenêtres fermées il les ouvrent un matin et nous voyons qu'à l'endroit où le camarade avait été écartelé un iris et un coquelicot avaient poussés. Pour nous cela veut dire beaucoup car nous avons vu en cela le symbole d'une nouvelle espérance

Nous vous prions, Vos Excellences de faire entendre votre voix pour la défense des droits de l'homme qui sont salis comme le montre notre témoignage. Nous appelons toute l'Eglise à lutter pour le Rétablissement des libertés, et des droits élémentaires consacrés par la Constitution Nationale, la Charte de l'ONU et les accords de Genève qui sont violés tous les jours. Nous vous prions d'accepter, Excellences, notre plus grand respect

PRISONNIERES POLITIQUES DE LA PRISON DE CORDOBA.

BDIC

- - - - -

SITUATION A SIERRA CHICA:

La prison de SIERRA CHICA est située dans la province de Buenos Aires, et entourée de nombreuses casernes, elle offre des caractéristiques lamentables qui doivent être connues par le monde entier. Nous sommes un échantillon du "Respect des Droits de l'Homme" selon le gouvernement militaire argentin.

Cette prison, construite au début du siècle et selon une mentalité médiévale conserve encore intacte sa vieille structure, et nous y sommes plus de 400 prisonniers politiques. Et d'ailleurs nous sommes prisonniers non seulement d'une prison mais aussi d'une cellule de 2mX3 où nous passons 99% de notre temps. Complètement usé par les ans, sol de ciment et murs jaunes, une fenêtre aux barreaux de 60 cm X 60 à 2m 0 du sol, un WC plus que rudimentaire, un robinet, une table et un lit tout cela fermé par une porte de bois massive et noire. Froid et humide en hiver, chaud et asphyxiant l'été, c'est là que nous devons rester 99% du temps en général tout seul. Les fenêtres des cellules ont à l'extérieur une plaque d'acier que l'on ferme à 18h 30 et qui s'ouvre à 7h20 le lendemain. Une ampoule de 25 w donne une lumière diffuse et jaunâtre, qui interdit toute activité visuelle au risque de perdre un peu la vue. Il est fréquent qu'ils coupent la lumière pour un bon moment et parfois pour des heures entières que nous passons dans l'obscurité. Et comme l'installation est très vieille, les ampoules se grillent tout le temps et nous devons attendre un mois pour qu'ils les remplacent. Les coupures d'eau sont fréquentes ces derniers jours et nous en sommes arrivés à passer plusieurs jours sans eau, sauf la carafe d'eau pour boire. L'atmosphère de la cellule se raréfie avec l'odeur des résidus fécaux et l'urine qui inondent l'air car les cellules sont les unes à côté des autres et les pavillons de front face.

La récréation, comme l'appelle honteusement les autorités consiste à sortir une heure trois fois par semaine dans une cour pleine de graverier par groupe de 10 personnes. Nous ne faisons ni sport, nous n'avons pas de radios. Parfois une revue mais en nombre très réduit étant donné la situation économique, on nous permet un livre par personne que soudain il leur arrive de nous ôter.

La visite est d'une demi-heure par parent, ils doivent rester à deux mètres de nous nous pouvons à peine les saluer, ceux-ci font des centaines voire des milliers de kilomètres pour nous voir, le voyage le plus court est de 10 heures. On ne leur permet pas de nous apporter quelque chose, seuls les parents, frères, épouse ou enfants peuvent venir. On exige d'eux une infinité de démarches bureaucratiques chaque fois qu'ils viennent et pourtant ils les connaissent bien. La correspondance est ouverte au préalable par le personnel et on ne peut avoir de correspondance qu'avec les parents déjà mentionnés.

La nourriture consiste en un "repas pour prisonniers" à base d'hydrates de carbone très faible en vitamines, minéraux et protéines. Les "guisos" (espèce de ragouts) de maïs, pâtes, riz et haricots secs abondent. Les fruits manquent complètement depuis 4 mois ils constituent pourtant un élément essentiel dans la nourriture de l'être humain. Nous avons vu un seul oeuf en 18 mois. Les légumes sont en général en guisos ou bouillis. Ils ne donnent pas de légumes frais à cause des conditions lamentables dans lesquelles nous vivons et qui pourraient provoquer des épidémies.

La seule attention médicale c'est le passage de temps en temps d'un médecin qui distribue dans le meilleur des cas une pastille par ci par là, pour calmer les petites douleurs. Pour les malades chroniques du foie ou du cœur ou ceux rendus malades par les conditions de vie, ils n'ont qu'à supporter. Le suicide de Jorge FERNANDEZ fin 1975 est encore présent dans nos mémoires, c'est le régime de la prison qui a favorisé et accéléré la crise d'asthme chronique dont il souffrait. Nous subissons un régime qui va plus loin que le régime "de plus haut danger" mis en place par le gouvernement antérieur et qui vise à l'isolement total et individuel, à la destruction physique et mentale de n'importe qui se voit obligé de passer des années de sa vie dans ces conditions. Il y a un autre élément qui est très grave c'est la militarisation de la discipline. S'il est évident que le traitement a toujours été celui de l'humiliation et de la provocation, la résistance interne de l'ensemble des prisonniers politiques a empêché que se produise des abus, des châtiments physiques ainsi que la pression extérieure qui a empêché cela aussi. Mais à partir du mois d'août la situation s'est détériorée.

Lundi 30/8 : fouille dans le but évident d'intimider, dans les pavillons 7, 8, 9, ils jettent par terre, cassent et volent le peu que nous avons, frappent, insultent et menacent plusieurs camarades.

30/9 : 50 prisonniers de Villa Devoto arrivent à peine entrent-ils qu'on commence à les frapper, pour ensuite les mettre dans le pavillon 10. Une équipe formée par

le personnel sous les ordres de l'officier VACCARO commence à frapper sauvagement à coups de matraque et de bâtons et aussi avec des fouets chaque camarade. Pendant 2 heures on entend des gémissements continus, des pleurs et de véritables cris de douleur. Un moment après, ils entrent dans chaque cellule et les coups continuent on les fait sortir jusqu'au fond du pavillon pour recevoir une douche froide et les coups de matraque et de fouets continuent ce qui donne à la majorité des camarades des coupures violettes et vertes sur les yeux, le visage et le corps tout entier. A partir de là la répression s'étend à tous les autres/Tous les jours, fouilles d'intimidation et de provocation, persécutions, coups et touchers odieux. Par les barreaux des portes, ils épient chaque moment cherchant un prétexte pour nous châtier. Si quelqu'un n'est pas levé à 6 heures il est puni, pas de promenade et sans visite pour des semaines. Si l'on monte aux fenêtres pour respirer ils nous envoient directement au cachot. Il est courant que dans chaque pavillon il y ait 20 ou 30 punis pour un total de 70 par pavillon. Chaque fois que nous allons en promenade ou à la visite nous sommes fouillés, ils nous font déshabiller totalement, nous devons faire des files avec les mains derrière le dos, sans parler sous peine d'être châtié par le personnel de la prison.

Les cachots du pavillon 12, sont ronds, 2,50 m de diamètre avec des portes à barreaux à l'intérieur et l'extérieur du bois massif. A celui qui subit ce triste sort, la seule chose qu'il puisse avoir est un matelas pour dormir la nuit et le jour à tourner en rond dans l'obscurité. Ces châtimets ne sont pas pour moins de 5 ou 10 jours et peuvent atteindre 30 ou 60. Il n'est pas rare qu'au retour dans la cellule il n'y ait, pas encore quelques jours sans promenade, sans avoir autre chose que le matelas et les couvertures c'est à dire la cellule transformée en cachot avec un peu plus de lumière. Tous ces châtimets sont facilement constatables, car ils figurent dans les communiqués que donnent les autres officiers, bien que la majorité des petits châtimets sont si communs qu'ils ne figurent sur aucun papier. Le directeur en personne a obligé un des prisonniers à signer qu'il était tombé dans sa cellule alors qu'il avait été frappé à la tête le 3/9. Comme le prisonnier a refusé le directeur a menacé de lui faire un procès dans la prison même.

A tout cela nous devons ajouter la provocation constante et la terreur auxquels sont soumis nos parents de la part de l'Armée, qui leur donne des coups et des ordres comme s'ils étaient la troupe, dans les interminables queues qui durent des heures pour nous voir un petit moment. Nous partageons les souffrances, nous prisonniers politiques de tout le pays : combattants populaires, militants de partis et d'organisations politiques, militants syndicaux, étudiants etc...et personnes totalement dégagées de tout engagement politique, dont le seul délit est d'appartenir au peuple, que ce gouvernement a attaqué dès le premier jour. Les conditions décrites, l'entassement de plus en plus grand, l'état et le climat de tension que nous vivons, le délabrement physique et mental va en s'accroissant étant donné que jour après jour arrivent d'autres

groupes de prisonniers politiques. Il est évident que la responsabilité principale retombe sur le Pouvoir Exécutif National, par intermédiaire du Chef de la Zone le Général de Brigade CORBETTA, chef actuel de la Brigade de Cavalerie Blindé en garnison à TANDIL. Mais sont aussi responsables le Directeur de la Prison Mr MARQUEZ et son corps d'officiers MARENGA, RODRIGUEZ, VACCARO, BENITEZ entre autres qui n'ont aucun scrupule à continuer une politique répressive qui se fait insoutenable.

Nous avons recours une fois de plus à notre peuple, aux peuples des autres nations et à leurs légitimes représentants que nous connaissons comme défenseurs de la démocratie et pour laquelle nous lutterons dans n'importe quelles conditions.

Saluts Fraternelles

PRISONNIERS POLITIQUES DE LA PRISON DE SIERRA CHICA.

* - - - - *

RAPPORT SUR LES CHATIMENTS DANS LES CACHOTS

BDIC

Les cachots sont des cellules de châtiments faits pour punir la violence ou la mort exercé contre le personnel ou en cas de fautes graves. Comme il n'y en a pas beaucoup on trouve peu de cachots, sur une population de 3000 prisonniers à Villa Devoto il y a 20 cachots. Comme châtiment on puni pendant 15, 20 jours ou plus, ceci pour les prisonniers de droit commun. Dans le cas des prisonniers politiques tout ceci en fonction du cas, il s'agit d'aggraver les mauvais traitements par l'isolement et l'instabilité. On sanctionne les faits les plus insignifiants se pencher à la fenêtre, aller en promenade en fumant, être en retard après la visite, ne pas courir quand on fouille les pavillons (c'est bon aussi pour les malades) Pendant le châti nt les prisonniers sont maltraités

Depuis le pavillon jusqu'au cachot les prisonniers doivent aller au pas de course les mains attachés derrière le dos, tiré par les cheveux pour maintenir la tête baissée, si ils butent ou tombent ils sont, durement frappés, souvent on leur fait des croches-pieds. On leur retire tous les vêtements sauf le slip les chaussettes et les chaussures (sans les lacets) on leur donne un uniforme usé et sale pendant ces moments les coups ne cessent de pleuvoir. Au cachot il n'y a aucune assistance pour le prisonnier, s'il appelle pour aller au WC ou chez le médecin; le coiffeur passe deux fois par semaine pour les raser les malades n'ont aucun médicament.

Les cachots sont dans des oubliettes de 2m X 2m sans WC ni aération, une ampoule

BDIC

de 40 W reste allumée 24 heures sur 24, 4 ou 5 fois par jour on permet au puni d'aller aux WC selon le bon plaisir du gardien.
A 6h on leur retire le matelas que l'on rend à 22 h. A 7h30 et à 19h30 on compte, le prisonnier doit être nu et crier son nom quand on ouvre la porte de la cellule. On ne peut pas chanter, ni siffler, ni lire ou fumer, on est enfermé tout seul et on ne peut rien avoir dans la cellule, sauf avocat ou démarfche judiciaire la mise au secret est totale.

Le prisonnier N en 6 mois de prison a été enfermé 48 jours dans un cachot pour les motifs suivants :

- Ne pas courir à la fouille..... 33 jours
- Pour regarder par la fenêtre 5 "
- pour fumer en promenade 5 "
- pour être en retard après la visite.. 5 "

48 jours

Le prisonnier P en 4 mois a été enfermé deux fois 15 jours pour ne pas avoir couru à la fouille

Le prisonnier JJ 15 jours pour ne pas courir à la fouille et 7 jours pour s'être penché à la fenêtre.

P 30 jours continus pour avoir chauffé de l'eau, la majorité des prisonnier qui constitue 90% de la population pénitentiaire ont été au moins une fois au cachot.

+++++

TRANSFERT DE PRISONNIERS POLITIQUES DEPUIS LA PRISON DE MENDOZA.

Nous pouvons dire que le transfert des camarades était décidé depuis la première semaine de Septembre, car au milieu de la deuxième et après une relative stabilité dans les rapports avec les autorités, une offensive orchestrée et menée par l'Armée et les Services de Sécurité a commencé avec la complicité et la participation directe des gardiens (Sous-Officiers BONAFEDA et BARRIOS, gardiens BINCHI, BARRIOS et FLORES).

On fais descendre les prisonniers politiques qui vont être transférés du pavillon jusqu'au coiffeur où on les encapuchonne, on leur bande les yeux et où on leur donne des coups de pieds, de bâtons) par séances de 2 heures ou 2 heures et demie et on les remet ensuite dans leurs pavillons dans les conditions physiques les plus pénibles.

Comme ils ne recevaient pas de visite pour dénoncer à leur parents les mauvais traitements auxquels ils étaient soumis, ils ont pris les mesures suivantes.

- 1) que le camarade après avoir été interrogé demande à être reçu en audience par le maire sur le champ et reçoive l'attention médicale pour qu'il soit prouvé qu'il a été torturé
- 2) Dénoncer les faits aux prêtres de la prison pour que ceux-ci informent les parents et l'épiscopat.

Ces mesures ont été suivies mais il a été impossible d'être reçu en audience par le maire ni de recevoir une attention médicale, on a supprimé l'assistance religieuse en interdisant aux prêtres l'entrée des pavillon ce qui aurait pu permettre d'informer de la situation.

BDIC

Cette situation et la poursuite des séances de torture, pendant lesquelles on applique la gégène, nous oblige à dénoncer par lettre et de façon massive tout ces faits et nous en informons nos proches.

Ils ne laissent pas sortir les lettres dans le but de cacher la situation dans laquelle se trouvent les prisonniers politiques, les camarades insistent, les lettres sont rejetées mais quelques unes arrivent à sortir.

Devant cette situation, l'Armée décide de séparer et d'emmener à un autre pavillon (où il n'y a que des prisonniers de droit commun), les camarades qui vont être interrogés et torturés. Là bas dans le pavillon n° 6, ils ont été enfermés 24 heures sur 24 on les fait sortir deux fois pour aller aux WC et pour la torture.

Ceci se devait au besoin de l'Armée avant le transfert étant donnée la situation légale de beaucoup de prisonniers qui auraient pu sortir facilement en liberté. L'Armée a décidé de se mettre à torturer pour formuler des accusations contre ceux qui n'en avaient pas mettant ainsi obstacle à leur libération et à la fois pour faire peur aux camarades les plus faibles et les isoler du reste des prisonniers politiques.

Dans le cadre de cette situation répressive nous arrivons au 27/9/76 jour du transfert, avec sanctions et mises au cachot, coups dans le pavillon, chose qui n'arrivait pas avant; provocation déclarée et salle de torture, installée dans la salon de coiffure de la prison. A 14h, les gardiens avec le sous-officier BONAFEDA font irruption dans le pavillon avec un escadron d'infanterie qui exhibe armes automatiques, courtes et longues (pistolets, lance-grenades, FAL). Ils donnèrent des ordres à ceux dont la veille ils avaient pris les empreintes digitales pour qu'ils préparent leur baluchon. Depuis le pavillon jusqu'au vestiaire ils nous sortent par ordre alphabétique, au vestiaire nous devons laisser nos baluchons. Le trajet entre le Pavillon et le vestiaire est d'environ 30 mètres, dans lequel ils avaient formé une double file de policiers et de gardiens qui recevaient les camarades à coups de pieds, à coups de crosse, les camarades qui tombaient étaient piétinés.

Du vestiaire ils nous ont emmenés au tribunal où on nous a rendu l'argent que nous

avions déposé, ensuite on nous a emmenés jusqu'aux parloirs où après nous avoir attaché les mains derrière le dos, BONAFEDA et ses complices se sont fait remarqués par leur sauvagerie à nous donner des coups.

Des camarades de 60 et 70 ans ont été brutalement frappés, on leur a volé leur argent, leurs montres etc... les coups ont duré jusqu'à ce qu'arrive un médecin qui a ordonné qu'on relâche les liens et qu'on donne de l'eau aux prisonniers, car il y avait des camarades avec la mâchoire fracturée et quasiment évanouis sous les coups.

Il faut remarquer que pendant tout le temps où nous avons été frappés toute l'administration de la prison était présente; le directeur Norman GARCIA, le sous-directeur GONZALEZ, le maire GUNAZU, le chef de la Sécurité Extérieure TORRES et dirigeant les coups dans le parloir le chef des Gardes AGUILAR. Les heures passèrent et à 7h30 ou 8h30 du matin on nous a fait sortir de nouveau par ordre alphabétique dans la cour entre une double file de policiers, gardiens et militaires jusqu'à une espèce de voie sans issue. On nous a fait monter dans 4 camions à raison de 20 camarades par camion.

Au cours du transport jusqu'à l'aéroport, un autre camion a rejoint le contingent dans ce camion se trouvaient des détenus qui venaient du Commandement de la 6ème Brigade. Le déploiement de troupes et d'armes était incroyable, huit camions avec des soldats et 7 jeeps, surveillaient les camions, en outre il y avait des soldats et la police



qui coupaient tout accès à la route. En arrivant à l'aéroport, les camions dans lesquels voyageaient les prisonniers politiques ont été encerclés par des véhicules militaires et 2 compagnies ont été postées entre nos véhicules et ceux des militaires, établissant ainsi un second cercle. En montant dans l'avion le chef de la Sécurité Extérieure accrochait au cou ou aux poignets des camarades un ruban bleu et disait à ceux des Services Pénitentiaires "ceux-là ont un traitement spécial". Ce qui s'est passé ensuite est impossible à décrire. Nous avons été attachés 2 par 2, notre tête touchant nos genoux. Les gens du S.P.F. étaient comme fous, ils étaient hors d'eux et criaient, ils ont commencé à donner des coups aux camarades dans le dos avec des bâtons, ils les ont ensuite piétinés.

Les gens de 50, 60 et 70 ans et qui n'appartenaient à aucune organisation politique ont été brutalement insultés au milieu de rires, ils criaient aux camarades malades du coeur "Tu veux de la Coramine" ils les ont piétinés en disant "Prends de la Coramine" ils étaient totalement fous, très excités. Tout le voyage s'est fait sous les coups de pieds, les coups de matraques de la part des gens du SPF (Service Pénitentiaire Fédéral).

En descendant à l'aéroport de La Plata on a été fouillés de nouveau, on a volé notre argent et les quelques montres qui nous restaient.

ARRIVEE A L'UNITE N° 9 .

A la fin nous arrivons à destination (Unité N°9 de la Plata) ils nous font descendre par groupes de 5 ou 6 camarades, et personne ne sait bien par où il est entré. En descendant des camions on recommence à nous frapper et après nous avoir ôté les menottes : on nous fait courir dans un couloir où nous attendait une double file de gardiens, nous arrivons de cette manière dans nos cellules, ensuite commencent les démarches d'identification, 4 gardiens entrent dans nos cellules et recommencent à nous frapper.

Voici le résultat: visages pleins d'hématomes et jambes cassées, dos violets par le sang et les coups de matraques, côtes cassées etc... des médecins de l'Unité N°9 ont été effrayés et ont ordonné repos et médicaments.

* — — — — — *

Ceci est la réalité que vivent les prisonniers reconnus comme tels et détenus dans les prisons de la Nation, celles dont parlent les lois argentines.

Mais aujourd'hui, en Argentine de 1976, il y a des milliers de "séquestrés" de disparus dont officiellement on ne sait rien, mais nous savons tous qu'ils sont dans les casernes, transformées en véritables CAMPS DE CONCENTRATION, dont très peu ont pu sortir en vie, où quand ils en sortent ils sont assassinés ensuite dans de prétendus affrontements.

Néanmoins un "séquestré" à Campo de Mayo (la plus importante garnison du pays situé près de Buenos Aires) a pu sauver sa vie miraculeusement et apporter ainsi un témoignage précieux au travail de la solidarité.

TORTURES ET ASSASSINATS A CAMPO DE MAYO

Le témoignage qui quitte a été raconté par Julio VISUARA qui a réussi à s'échapper, sauvant ainsi sa vie et confirmant les doutes sur ce qu'est CAMPO DE MAYO. C'est actuellement un CAMP DE CONCENTRATION où l'on torture en masse des milliers d'argentins pour les exterminer ensuite.



Le 19 Avril dernier, des forces policières et militaires en civil ont fait irruption en pleine nuit dans la maison de Julio VISUARA, ils l'ont séquestré avec son épouse et trois autres personnes.

" Nous avons roulé environ pendant une demie-heure. Nous sommes arrivés quelque part et ils ont crié " Eteins la lumière et ouvre le portail". Les voitures ont roulé encore pendant quelques mètres puis se sont arrêtées et nous sommes descendus, ils se sont mis à nous frapper à coups de pieds, de poings. Ils nous ont levés et m'ont donné des coups de genoux dans les testicules, ils nous ont trainé par les cheveux pour monter des escaliers jusqu'au 3ème étage où il y avait une porte grillagée. Ils nous ont jeté dans des cachots qui ont seulement une grille pour passer la nourriture. Au bout d'une demie-heure, deux types viennent me chercher, l'un me traîne par les cheveux et l'autre me donne des coups de pieds. Nous descendons les 3 étages de cette manière et nous marchons encore pour entrer dans une pièce où ils ôtent mes liens et ordonnent que je me déshabille. La bande que j'avais sur les yeux s'était relâchée et je la baisse un peu. Je vois un lit d'une personne qui semble mouillé. Ils me couchent sur le matelas mouillé, ils m'étirent les mains et les jambes, je me sens comme écartelé, ils me mettent des liens qui semblent en cuir.

Ils me recouvrent une partie du corps avec un chiffon, le mouille et par dessus en mettent un autre en plastique. Ils me mouillent tout le corps. L'un d'entre eux me dit " Negro, je vais te liquider si tu ne réponds pas à tout ce que je te demande". Ils commencèrent à appliquer la gégène pendant un moment.... il me semblait que le type devenait fou, car il voulait me trouer la peau avec la gégène et me disait "Parle, fils de pute car je vais te rendre aveugle, je vais te tuer, ta femme aussi cette putain et tes enfants aussi". Il applica longtemps la gégène et ensuite arrêta.

Un autre dit: " Tue le, ils sont tous pareils ces communistes, fils de pute, tuele tue le" et celui ci m'applique la gégène sous les bras, sur les yeux, les joues les oreilles, le cerveau, les testicules et tout le corps pendant qu'il crie: " Tu ne vas plus pouvoir faire d'enfants, communiste, communiste"...Ils m'attachent, me trainent par les cheveux et me font monter jusqu'au cachot où ils me jettent. Je m'assois et je sens qu'ils frappent, j'entend tout le temps des coups et le lendemain, j'apprend qu'ils ont frappé ma femme qui est dans le cachot d'à côté.

20 Avril : A midi, ils reviennent et me demandent de nouveau mon nom comme à tous les autres d'ailleurs. Au bout d'un moment, ils apportent un plat de farine de maïs avec du pain qu'ils jettent par terre. Je ne peux pas manger car j'ai la mâchoire cassée et les lèvres enflées par la machine (torture). Ensuite j'entends du bruit dans la cellule de ma femme, je vois par la grille 2 types en civil qui sortent et qui entrent de nouveau et je sens qu'ils frappent ma compagne contre le mur et elle, elle crie "dégénérés" puis on entend plus rien. 15 minutes plus tard, ils ressortent sans aucun doute ils l'ont frappée et violée.

A 20h ou 21h, ils viennent nous chercher de nouveau et nous font descendre, puis monter dans une camionnette. On entend les moteurs de 3 voitures et nous, nous sommes dans une camionnette FORD avec bâche. Nous roulons environ 20 ou 30 minutes, et nous entrons quelque part. Un d'entre eux dit: " Descendez, chiens, et restez tranquilles ne bougez pas. Ensuite ils me mettent dans une cellule avec CARLOS. Avant d'entrer celui qui me tenait par le bras me pousse contre une colonne où je m'ouvre le front".

Dans une autre cellule, il y a ma femme et celle de Mariano...Ensuite on entend des bruits d'assiettes et des rires. Au bout d'un moment on entend la femme de Mariano qui dit en pleurant " Non, s'il vous plaît ne faites pas ça, je suis enceinte de 8 mois" mais ils la violent quand même. Ils frappent aussi ma femme et la violent.

Ces fils de pute sont partis et au bout d'un moment sont revenus avec 2 de plus. Ils frappent et emmènent la femme de Mariano et nous entendons ses cris joints à ceux de Mariano. Dans le cachot où nous étions Carlos et moi, il y a une fenêtre avec grilles d'environ 20 centimètres, je lui fais la courte échelle et il me dit que nous sommes

à environ 20 mètres des rails et à 50 mètres de la route N°8. Nous avons voulu ouvrir la fenêtre, un soldat arrive en courant, ouvre la porte et nous voit. Il nous dit " Je ne veux pas que vous vous approchiez de la fenêtre sinon je vous descend".

21 Avril: Ils nous ont laissé jusqu'à l'aube et on a entendu de nouveau les cris de Mariano. Au bout de 2 ou 3 heures on a entendu un hélicoptère. Après j'ai su que Videla (Président de la Junte Militaire et Président de la République) dort souvent à Campo de Mayo et arrive en hélicoptère. Ensuite nous entendons qu'il sortent la femme de Mariano et la frappent. Un type lui dit " Maintenant je vais te passer la machine sur le ventre" et elle crie qu'elle va perdre l'enfant et le soldat lui répond " Alors, où je te la passe puisqu'il faut que je le fasse?"; elle répond sur les bras, les jambes mais pas sur le ventre car il va tuer le bébé. Ils l'emmènent et on entend le bruit de la gégène. Des soldats arrivent dans le cachot et commencent à nous piétiner.

Un d'entre eux me dit " tu ne veux rien dire, tu veux nous tromper, je vais te passer la machine. Il prend une matraque et me bat sur la poitrine, le dos les bras et les jambes. Il me frappe la tête contre le mur jusqu'à ce que je tombe tout endolori. Ils me piétinent et m'insultent. Ils me disent que je vais être un héros sans médailles car ici on va me tuer. Ils me font coucher et m'étirent les bras et les jambes. L'un me dit: " Tu vas bien grandir de quelques centimètres".

Ils s'en vont et reviennent avec une chaise. Ils ne disent rien et me donnent une décharge électrique qui réellement me fait perdre tout mon contrôle. Je sens des secousses comme s'ils me coupaient en morceaux, comme s'ils m'arrachaient les pieds et les jambes, je ne pouvais presque plus respirer et tout mon corps tremblait. Tout mon organisme était en convulsions. Ils m'ont piétiné avec le talon de leurs bottes et m'envoient une autre décharge. Ils arrêtent et me demandent qui était mon chef. A ce moment là je pense que je vais mourir alors je dois m'échapper et je dis que je n'ai pas de chef mais que je connais la maison de celui qui m'apporte le journal!

En feignant d'indiquer la maison, on le sort dans un véhicule, sur le chemin il est témoin d'une perquisition faite par ses gardiens.

" J'entend des bruits de verre cassé, des cris. Je vois une personne qu'ils sortent de chez elle, je vois qu'elle résiste mais ils lui assène deux coups de crosse et la jettent par terre. MEME UN ENFANT ENTRE 9 ET 11 ANS TENTE DE S'ECHAPPER, ILS LUI DONNENT UN COUP DE CROSSE ET LE TRAINENT PAR TERRE.

Je vois le soldat qui me surveillait qui s'amusait beaucoup en voyant cela, je retire mon bandeau, le type me regarde et me dit: " Que fais tu fils de pute, tu as enlevé ton bandeau. Il lève son fusil pour me frapper, et je lui saute dessus pour attraper l'arme et je cours, mais l'arme tombe et moi aussi. Je me relève et commence à courir. Je sens les balles qui me frôlent les épaules. Je zigzague et j'entends des cris "il s'échappe attrapez le". Je vois un couloir, je saute un fil de fer et monte sur un toit puis redescend dans une chambre, où je me cache sous une couverture."

Trompant la vigilance de l'armée, à la tombée de la nuit, le camarade peut s'échapper de l'endroit où il s'était caché.

BDIC

DENONCIATION DE PATRICIA ANN ERB.

A la fin du mois de Septembre, PATRICIA ANN ERB, citoyenne nord-américaine retourne aux Etats-Unis, expulsée d'Argentine. Il s'agit de la fille d'un pasteur protestant elle est âgée de 19 ans. Elle a été enlevée à Buenos Aires. Le gouvernement argentin nie d'abord sa détention, deux semaines plus tard après des pressions exercées par l'Ambassade des Etats-Unis en Argentine, elle "réapparaît" dans le commissariat de Bella Vista (province de Buenos Aires).

Aux Etats-Unis, devant l'organe officiel de l'Eglise Mennonite elle raconte que pendant sa détention elle a été gardée dans la caserne de CAMPO DE MAYO, plus précisément dans le secteur de Tir. A cet endroit elle a vu en vie DOMINGO MENNA (donné pour mort par la police, quand ses parents sont venus chercher le corps, la police a refusé). Elle a vu aussi LILIANA DELFINO et EDUARDO RAUL MERBILHAA (les recours présentés à la Justice et les vérifications faites à la Police ont été vains, personne ne connaissait leur lieu de détention).

???

Des milliers d'Argentins se trouvent dans les casernes mais des centaines d'entre eux ont été retirés des camps de concentration pour être fusillés et ensuite on trouve leur cadavres quelque part.

La découverte macabre faite dans le lac SAN ROQUE dans la localité de VILLA CARLOS PAZ près de CORDOBA par des amateurs de pêche et le témoignage fait par le Directeur du Club de Pêche nous en donne une preuve. La lettre suivante a été envoyée au directeur du journal Cordobais "La Voz del Interior" (La Voix de l'Intérieur)

Monsieur le Directeur
de la Voix de l'Intérieur
Monsieur Juan E. REMONDA.

Villa Carlos Paz, le 16 Aout 76

Cher Monsieur,

Je m'adresse à vous, au nom d'un groupe de pêcheurs pour vous faire connaître un fait étrange dont nous avons été témoins et au sujet duquel nous n'avons pas encore trouvé d'explication.

Nous allons en général pêcher dans la zone de "Central Sportif Cordoba", depuis un certain temps nous avons remarqué la présence d'un hélicoptère au dessus du lac, nous lui attribuons des tâches de désinfection étant donné la sécheresse dont nous souffrons, et les mauvaises odeurs qu'il y a près du lac.

Le 7 de ce mois, pendant que nous partions sur le lac, en cherchant un lieu propice, nous avons eu un accident avec le bateau et le moteur est tombé à l'eau. Nous sommes revenus au Club pour demander l'aide des hommes-grenouilles mais ils ont dit que la nuit tombait et que nous devions attendre jusqu'au lendemain matin.

Le dimanche très tôt, nous sommes allés au Club et nous sommes partis sur le lac avec deux hommes grenouilles vers l'endroit où nous avions perdu le moteur. Ils ont commencé les recherches, mais au bout de 15 minutes, ils sont remontés à la surface, très effrayés, ils ont dit qu'ils avaient trouvé quelque chose

BDIC

d'horrible, 7 ou 8 cadavres au fond, avec une chose ronde qui leur attachait les pieds ils ont dit qu'ils ne voulaient plus continuer les recherches.

Nous sommes repartis et sommes allés au Commissariat du quartier pour déclarer notre découverte, on n'a pas voulu nous recevoir. Enfin, nous avons pensé à votre journal et nous vous écrivons pour savoir si vous voudrez bien nous accorder une attention plus favorable.

Je vous prie d'agréer, Cher Monsieur, l'expression de nos salutations distinguées.

Isaias ZANOTTI
Bv. Sarmiento 70
Villa Carlos Paz
Province de Córdoba
ARGENTINE

BDIC